Manifeste

de philosophie sauvage

La forme littéraire d'un manifeste a été choisie en tant qu'offrant les meilleures possibilités d'exprimer un vaste ensemble de vues avec concision, clarté et fermeté. Autre avantage, cette forme autorise le postulat ; les démonstrations peuvent donc être reportées aux chapitres ultérieurs. Le ton solennel et péremptoire, inhérent au manifeste, doit être considéré comme circonstanciel —et plutôt ironique. La philosophie sauvage, en elle-même, est résolument joyeuse et veut assumer sans contradiction et la gravité et la futilité de sa tâche.

Une première version de ce Manifeste *était incluse dans ma* Courte histoire du réel *(Publibook, 2007). Elle a été ici corrigée, amendée, renumérotée et subdivisée ; le nombre des articles est passé de 27 à 33.*

A - Historique, état des lieux

1.
En Occident, la philosophie (selon une construction étymologique attribuée légendairement à Pythagore) consiste en la recherche d'un savoir-sagesse supérieur (à la fois "savoir" en tant que science et "sagesse" en tant que morale), une recherche conduite par la raison et le langage et transmise par l'enseignement et l'écriture. Cette philosophie est née dans le bassin oriental de la Méditerranée aux VI et Ve siècles avant J.-C. (des philosophes de cette période ont pu naître un peu avant l'an ~600 ou bien mourir un peu après l'an ~401). La littérature conservée de cette période est très fragmentaire, elle apparaît aujourd'hui comme un puzzle que l'on voudrait assembler avec le dixième seulement des pièces, mais le cadre et le contenu des réflexions n'en ressortent pas moins : tous les problèmes majeurs abordés par la suite ont été alors posés et beaucoup de réponses leur ont été alors proposées. Pour cette raison, les deux siècles considérés représentent l'âge d'or de la philosophie occidentale.

L'appellation "présocratique" est impropre et trompeuse puisque (1) les années Socrate (~470-399) se situent au cœur du maximum d'abondance de la population concernée ; (2) ce penseur partage de nombreux traits avec ses collègues ; (3) le qualificatif "présocratique" s'annihile par son implication que Socrate se serait précédé lui-même. L'appellation plus récente "préplatonicien" est un peu plus adéquate mais risque d'introduire un sens différent.

2.
Il s'est agi là d'une véritable explosion intellectuelle : des centaines de philosophes et d'œuvres écrites, un jaillissement d'idées toutes neuves, dans un espace et un temps très limités. Les causes de ce phénomène restent à préciser ; j'ai proposé un déterminisme multi-causal ([1]). Sa fin est dramatique : une déroute morale aggravée par un désastre politique général. Cette crise de confiance a été gérée, aussi rapidement que fermement, par un élève notoire de Socrate (Platon) puis par un élève de ce dernier (Aristote) qui tous deux, à la différence du maître et de tous leurs prédécesseurs, ont laissé une abondante production écrite qui, elle, a été bien préservée et transmise.

3.
La seconde philosophie qui s'est alors développée devrait s'appeler, par exemple, para- ou méta-philosophie, ou encore philosophie au second degré, en tant que superstructure édifiée sur les constructions précédentes sous la forme de commentaires, commentaires de commentaires, contre-propositions, rectifications et compléments. Cette seconde philosophie, qui se poursuit aujourd'hui, n'est pas pour autant dénuée de mérite et d'intérêt ni, ponctuellement, de beauté et de poésie.

4.
Cette nouvelle philosophie occidentale a été comme confisquée pendant une quinzaine de siècles par une religion —qui a également imposé au monde sa propre chronologie ainsi qu'une pesante autorité politique et économique. Toute la recherche de sagesse, selon la conception initiale, s'est ainsi vue satellisée autour d'une option métaphysique particulière.

En réaction à cette mainmise et en écho au développement des connaissances et des techniques, des conceptions alternatives sont apparues progressivement.

5.
La philosophie originelle se voulait naturelle, la nature se trouvant explicitement incluse dans son champ bien que traitée de manière purement subjective (non expérimentale). La philosophie suivante, considérée globalement, a séparé l'homme de la nature et s'est enfermée dans un monde de pensée.

Parallèlement, l'étude de la nature s'est fragmentée en diverses sciences. L'une d'elles, qui a conservé le nom de l'âge d'or ("physique" : la nature) s'est cantonnée à l'étude d'une catégorie particulière de phénomènes mais elle présente actuellement des tendances à réintroduire des composantes subjective d'une part, métaphysique de l'autre.

6.
En Inde et en Chine, une explosion intellectuelle s'est produite à peu près en même temps que l'explosion présocratique. Les similitudes sont frappantes dans l'énoncé des questions et des réponses, dans les comportements humains, dans les dates même. L'évolution ultérieure à l'Est rappelle, à grands traits, celle observée en Occident si l'on entend par "grands traits" : passage du mythe à la raison, recherche d'une réalité sous-jacente aux apparences, autocritique de la pensée et du langage, atermoiement entre monisme et dualisme, mais aussi retour en force de la religion.

7.
Ainsi, la Grèce antique ne détient ni antériorité, ni exclusivité —et ses penseurs n'ont rien revendiqué de tel— en matière de philosophie selon le sens rappelé au tout début (point 1). Le monopole lui a été décerné *a posteriori* par une sorte de chauvinisme occidental renforcé, à l'occasion, par l'hégémonie du christianisme. La formule *Nur bei den Grischen* ("seulement chez les Grecs"), utilisée à la fois par Hegel, Heidegger et Husserl (ainsi que Nietzsche ?) caractérise jusqu'au ridicule cette conviction d'un "caractère absolument unique et exclusif de l'engendrement de la philosophie par les Hellènes, [...], croyance devenue l'un des dogmes de l'institution philosophique dans les pays européens" ([2]).

Tel qu'élargi, le domaine géographique de la philosophie originelle n'en est pas moins très clairsemé à l'intérieur d'une bande de coordonnées planétaires restreintes : entre 10-40° lat. N et 15-120° long. E. Tout aussi remarquable et inexpliquée que la simultanéité de l'éclosion de ce phénomène culturel est le fait que celui-ci ne soit pas apparu, d'une part en d'autres points dans ce rectangle, d'autre part à l'extérieur dudit rectangle.

La vision d'une "période axiale" (K. Jaspers) est donc pleinement justifiée sous une expression révisée et dûment délimitée : un "axe" Méditerranée orientale-Chine aux VI et Ve siècles av. J.-C.

B – Pourquoi une philosophie sauvage ?

8.
L'ésotérisme, l'immodestie, la sclérose de la philosophie institutionnelle nuisent à la philosophie et détournent plutôt l'homme, le cas échéant, de ses aspirations philosophiques. Sauf à postuler que savoir(s) et sagesse(s) sont réservés à une élite ou à une minorité (cette phrase est volontairement vague), le besoin demeure d'une philosophie qui soit de tous les hommes et pour tous les hommes.

La philosophie sauvage se veut patrimoine de l'humanité, œuvre collective, propriété indivise de tous les êtres pensants quels que soient leur siècle, leur contrée, leur culture, leur corps de métier, etc.

9.
... tous les hommes, on vient de le dire, mais aussi tout l'humain, toutes les facettes de la condition humaine, ce qui implique tous les champs de la connaissance et des activités. La philosophie sauvage se refuse, non seulement à exclure, mais à cloisonner. Cette formule d'apparence bénigne conduit à deux positions qui sont nécessairement inadmissibles pour la philosophie institutionnelle :
— La philosophie sauvage, par nature et sans contradiction, est matière, vie, esprit, système, etc. puisque contenant et étant contenue par la physique, la biologie, la psychologie, la systémique, etc. D'autre part, en tant que réflexion sur la physique, etc., elle est extérieure et étrangère à toutes ces approches. Une telle ambivalence ne doit plus surprendre ni, encore moins, être récusée pour irrecevabilité logique (cf. article 32).
— Les délimitations entre philosophie, science et religion n'ont aucun degré de réalité, quel que soit le sens donné à ce mot. Il en va de même des subdivisions au sein de ces domaines virtuels. La distinction entre sciences dites de l'homme et celles dites exactes atteint au ridicule : comme si toutes les sciences n'étaient pas humaines et comme si aucune d'entre elles pouvait se prétendre exacte ! (cf. art. 27).

10.
La philosophie sauvage veut accompagner l'homme dans son évolution, une évolution qui s'avère en accélération par rapport au temps, en particulier depuis les mêmes trois derniers millénaires. Les innombrables et prodigieuses découvertes en biologie, en physique en psychologie notamment, ont rendu simplement désuètes un grand nombre de conceptions ; celles-ci sont à préserver, au titre de mémoire de l'humanité, dans une sorte de Conservatoire de la pensée mais elles ne sauraient constituer le Temple de la philosophie. Que vaut un savoir-sagesse moderne qui se tient à l'écart des acquisitions mentales et techniques, qui se contente de "prendre du recul" au lieu de se tenir sur le front de la connaissance ?

11.
Les trois articles précédents relèvent d'une même attitude : *ouverture* ! ceci au sens quotidien comme au sens spécialisé où l'on parle de systèmes ouverts ou fermés. Ce n'est pas là seulement politesse, cela n'invite pas seulement à la tolérance, mais impose à la philosophie des obligations, deux principalement : d'une part se nourrir d'informations nouvelles, d'autre part progresser.

On lit parfois que la philosophie, à la différence de la science, ne peut ni ne saurait progresser, au prétexte que les grands problèmes sont éternels. Fière argumentation mais qui suscite l'ironie : ainsi la pensée et seule la pensée n'aurait pas changé depuis trois mille ans ? La philosophie sauvage, elle, se veut cumulative et donne "obligation de résultats" tant aux individus qu'aux sociétés.

12.
A la différence de la philosophie institutionnelle (au sens du point 1), la philosophie sauvage ne revendique pas pour elle seule l'accès au savoir-sagesse. Cet objectif s'est trouvé ou demeure partagé par bien d'autres approches telles que :
— l'hermétisme, originaire de l'Égypte pharaonique, qui privilégiait l'intuition et l'analogie et cultivait la confidentialité ;
— les dizaines de courants gnostiques qui, historiquement, ont précédé la métaphysique, ont convergé momentanément avec le platonisme mais se sont trouvés à contre-pied des options chrétiennes ;
— les traditions ésotériques, condamnées tout comme les précédentes bien qu'Aristote lui-même désignât comme ésotérique l'enseignement (en partie conservé) qu'il donnait à ses disciples pour le distinguer des cours publics (totalement perdus) désignés comme exotériques ;
— les exercices corporels ou (et) spirituels de très nombreuses religions ou écoles ;
— le ou les mysticismes ;
— la religion et la science (termes ici collectifs), pour faire court sur ce très vieux débat qui demeure si vif, l'une et l'autre considérées tantôt comme alliées stratégiques, tantôt comme usurpatrices.
Les arts graphiques, la poésie, la musique, la littérature relèvent également de cette recherche d'une vérité supérieure. Leur démarche seulement diffère, et radicalement, en ce qu'elle vise à une représentation de cette vérité sous telle ou telle forme matérielle et non à sa compréhension discursive et rationnelle—s'il est permis de généraliser à ce point.

Cette ouverture ne doit pas être comprise comme une incitation à l'amalgame, bien au contraire. Sous réserve d'une rigueur méthodologique accrue (cf. art. 21, 28, 32), la philosophie sauvage accueille et intègre les apports de ces diverses approches.

13.
En première approximation, le cerveau est un filtre qui nous permet et nous impose, à la fois, de voir le monde comme nous le voyons (bien entendu, le cerveau n'est pas seulement cela). La contribution des autres parties du corps au travail de la pensée est envisagée mais reste à étudier. Quant à une participation de ses semblables à la pensée de l'individu, elle n'a pas encore (sauf erreur) été envisagée rationnellement.

Au stade actuel de son évolution anatomique et des connaissances qu'il a acquises dans des domaines naguère distincts mais tendant aujourd'hui à collaborer (sciences cognitives), le cerveau est à même de contester ses propres approches et de démentir ses propres découvertes. Tel est aussi l'exercice privilégié de la philosophie sauvage.

14.
Les concepts les plus vénérables ne sont pas les plus fiables. L'échec évident des recherches autour des notions d'esprit, matière, être, etc. serait même le signe que celles-ci ont fait long feu et que d'autres repères sont à poser dans les représentations du monde. La philosophie peut ici s'inspirer de la physique qui s'est résolue à admettre, par exemple, l'héliocentrisme, la confluence de l'espace et du temps, la légitimité d'une logique autre que celle de l'expérience quotidienne, la physique enfin qui remet quotidiennement en cause ses principes pourtant dits fondamentaux.

C - Limitations et incomplétude de la pensée

15.
"Nous ne savons ni si nous savons quelque chose, ni si nous ne savons rien, et nous ne savons même pas s'il existe un ignorer et un connaître, et plus généralement s'il existe quelque chose ou s'il n'existe rien" (Métrodore de Chio[3] vers ~400, élève de Démocrite et maître d'Épicure).

Nous ignorons, entre autres, ce qu'est le monde, le réel, l'être, le temps, la pensée, et nous ignorons de plus si (ou dans quelle mesure) et comment nous pouvons le savoir. Cependant, il semble inhérent à la condition humaine d'entretenir une activité mentale sur ces sujets —du moins l'homme ne peut-il s'en empêcher. Dans cette activité, nous devons tenir pour limitation ultime que "toute chose est ce que l'on en peut concevoir" (même auteur). D'où la première vertu imposée à la pensée : la modestie.

Le prestige de telles notions-clefs (monde, réel, etc.) apparaît comme surfait si on les considère comme outils taillés par la pensée elle-même ; le caractère héroïque de l'entreprise n'en est pas moins admirable.

16.
Un fond de non-pensable ressort irréductiblement des démarches les plus diverses. C'est une illusion tenace et universellement répandue qui veut que "la vérité se manifeste d'elle-même" (Spinoza[4]). La monumentale présomption d'un Descartes en ses soi-disant *Règles* et *Méthode* est un autre témoignage notoire de cet aveuglement.

En cette situation, vu la limitation fondamentale exprimée dans l'article précédent et au titre d'approximation opérationnelle, une sorte de principe d'indétermination ou d'incomplétude est à mettre en place, équivalent de ce qui a été fait dans les deux champs de la physique des particules (Bohr-Heisenberg) et des mathématiques (Gödel). C'est sans doute le physicien N. Bohr qui a fait le premier pas en introduisant les notions de complémentarité et d'interaction dans ce qu'il appelait des "expériences psychologiques" ([5]).

17.
Concernant les alternatives telles que réalité/apparence, être/non-être, monde extérieur/monde intérieur, sujet/objet, tout comme le casse-tête du "moi" :
— ce sont des apories car leur résolution exhaustive laisse un résidu tautologique. Ce résidu tient son origine dans l'histoire naturelle de l'organe pensant, le cerveau, puisque celui-ci trace ses propres voies et valide lui-même son fonctionnement ;
— elles entretiennent une troublante parenté avec le mode binaire qui prédomine dans toutes les représentations mentales ;
— non seulement dangereuses pour la pensée, ces alternatives lui deviennent fatales quand leur est appliqué le principe aristotélicien d'exclusion (art. 30 et 32).

18.
Quelle que soit l'étendue des compétences couvertes par les trois termes suivants, ni la sensation, ni la perception, ni la pensée ne nous livrent la connaissance directe du monde. Elles assistent seulement le cerveau humain (ou bien : sont interprétées par celui-ci) dans son édification d'une représentation du monde, selon les moyens et les limitations dudit cerveau ; ce dernier possède, en effet, la capacité de modéliser le monde à l'usage de son propriétaire

C'est une belle question que celle de savoir s'il existe de la pensée pure et, en ce cas, comment elle est faite ; cependant, cette question relève probablement de l'indécidable. En revanche, l'acte de penser relève du connaissable. Il comporte, sans préjuger d'autres composantes

éventuelles, du physico-chimique et du biologique ; il n'est nullement dépourvu d'affectivité. Le gros de son activité consiste en adaptations et réactions du cerveau aux contraintes de la condition humaine.

En vertu de ces composantes, l'acte de penser manifeste une double évolution historique : individuelle d'une part (au cours du développement individuel de l'homme), collective de l'autre (à travers les systèmes sociaux et les cultures). En particulier, la différenciation simplificatrice d'un sujet et d'un objet résulte d'une acquisition progressive qui, par exemple en psychologie, constitue la prise de conscience d'un "moi", celle-ci rendue possible par la capacité de modélisation sus-mentionnée.

Comme il en est de tous les organes et de toutes les espèces, le cerveau d'*Homo sapiens* continue aujourd'hui d'évoluer, en interaction avec son environnement physique, biologique et social. A l'échelle de temps de la philosophie, soit 3 000 ans environ, le cerveau est devenu tributaire d'habitudes mentales qui tendent à devenir coercitives. Il n'en demeure pas moins une prodigieuse machine à associations, à mémorisation, à émergences.

19.

La notion d'incomplétude, de par sa puissance et son universalité, peut avoir, entre autres, une composante métaphysique et prêter au mode philosophique du même nom. En même temps, aussi choquante et frustrante qu'elle soit pour l'esprit humain, elle a valeur opérationnelle pour la réflexion. Accessoirement, c'est elle qui donne "gravité et futilité", comme il a été dit au début, à toute philosophie.

En revanche, la prise en compte de l'incomplétude ne suffit à rendre complet, à "boucler" aucune représentation de l'univers, homme compris, ni par conséquent à autoriser l'espoir d'une sorte de philosophie totale.

En effet, diverses inconnues subsistent, en particulier ce que l'on appelle les valeurs (morales ou autres). Celles-ci ne sont, autant qu'on sache, que partiellement solubles dans la connaissance ; ainsi ne peut-on que partiellement rendre compte du "beau" en termes d'information, du "vrai" en termes de logique, du "bon et du "bien" (difficiles à distinguer l'un de l'autre) en termes de thermodynamique, de psychologie, de sociologie et d'adaptation évolutive. Autres inconnues, les notions de joie, d'amour, de vie. Ce ne sont là que quelques exemples.

D - Il y a système et système

20.
Toute réflexion philosophique consiste en la manipulation séquentielle d'éléments hiérarchisés et interactifs. Son déroulement doit prendre en compte un processus circulaire de type observateur/observé, en l'occurrence : penseur/pensé. Il importe aussi de préciser, dans chaque cas, si le cadre est ouvert ou fermé. Un tel dispositif est qualifié aujourd'hui de *système*, sa conception de *systémique*. Pour la philosophie sauvage donc, toute pensée est un système et les règles de la pensée sont celles de la systémique.

Ce sens scientifique et moderne de "système" diffère radicalement du sens courant ainsi que du sens donné par divers penseurs, depuis le siècle des Lumières, à "l'esprit de système", c'est-à-dire : ensemble de doctrines tenues pour définitives et non soumises à la confirmation de l'observation et de l'expérience. C'est ce sens ancien que réprouvait Claude Bernard en disant que "le meilleur système philosophique consiste à ne pas en avoir".

Toute opération matérielle ou virtuelle sur un système s'effectue par déplacement ou (et) transformation d'information (au sens de la théorie dite de l'information). Bien que la nature de l'information demeure évanescente et bien que sa quantification ne semble que partiellement possible, tout indique que l'information n'est pas gratuite ; une équivalence thermodynamique entre information et énergie a même été proposée. Il en découle que la pensée ne peut, non plus, être tenue pour gratuite.

21.
On peut, au cours de la réflexion, introduire des données, comme l'on introduit des informations dans un modèle, mais on ne peut pas ajouter ou modifier des règles ni des acceptions en cours d'exercice. Ceci constitue une contrainte fondamentale désignée ici comme "principe de cohérence systémique". On ne peut, encore moins, changer de système en cours d'exercice (faute que commettent, par exemple, la plupart des paradoxes).

22.
Autre principe systémique, celui de l'émergence : une ou des propriétés et lois nouvelles apparaissent avec chaque niveau d'organisation supérieur. Ainsi ne peut-on pas expliquer le simple par le complexe (Hegel n'avait simplement pas le droit de remonter de l'histoire à l'être.

Exactement comme il en est de l'évolution, l'émergence est un fait d'observation ; c'est son interprétation qui relève de la théorie.

23.
D'un point de vue humaniste et moral, la méthode de pensée systémique est dotée d'une grande vertu : elle incite à la tolérance entre les hommes, entre les cultures, entre les religions, entre les savoirs et entre les philosophies.

24.
Pas plus que la notion d'incomplétude en ce que l'on peut appeler la libéralité de ses ouvertures, la notion moderne de système, en ce que l'on peut appeler la froideur de sa méthodologie, ne permet de "boucler" totalement aucune représentation du monde, homme inclus.

E – Stratégie, règles, priorités

25. (Extrait de Bergson : *L'évolution créatrice*[6])
"Notre entendement lui-même, en se soumettant à une certaine discipline, pourrait préparer une philosophie qui le dépasse. [...] Qu'elle soit dogmatique ou critique, qu'elle consente à la relativité de notre connaissance ou qu'elle prétende s'installer dans l'absolu, une philosophie est généralement l'œuvre d'un philosophe, une vision unique et globale du tout. Elle est à prendre ou à laisser. Plus modeste, seule capable aussi de se compléter et de se perfectionner, est la philosophie que nous réclamons. [...] Mais l'entreprise ne pourra plus s'achever tout d'un coup ; elle sera nécessairement progressive et collective. Elle consistera dans un échange d'impressions qui, se corrigeant entre elles et se superposant aussi les unes aux autres, finiront par dilater en nous l'humanité et par obtenir qu'elle se transcende elle-même."

26. (Extrait de Turgot : *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*[7]).
"Les différentes sciences, resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne peuvent plus, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès plus étendues et plus difficiles, être envisagées que séparément ; mais un progrès plus grand encore les rapproche, parce qu'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui, en les enchaînant entre elles, les éclaire l'une par l'autre : parce que, si chaque jour ajoute à l'immensité des sciences, chaque jour les rend plus faciles, parce que les méthodes se multiplient avec les découvertes, parce que l'échafaud [au sens latin originel, *catafalcum* : échafaudage] s'élève avec l'édifice."

Actualisation : Rien ne nous autorise à dire que la connaissance est divisée en champs distincts. Même s'il y avait plusieurs mondes, nous ne le saurions que par un acte mental unitaire et englobant. De même, les physiciens peuvent bien concevoir d'autres univers dotés d'autres constantes universelles mais, de par les contraintes même de leur science, ils ne sauront jamais ce qu'il en est. C'est la nécessité pratique qui a conduit l'homme à compartimenter les sciences et les techniques. Plus profondes et plus conséquentes sont les différences de niveau d'organisation hiérarchique (dans le langage de la systémique) entre les phénomènes étudiés ; sous cet aspect, il existe bien différentes classes de phénomènes.

27. (Extrait d'A. Moles : *Les sciences de l'imprécis*[8])
"A côté des sciences exactes (?), il y a les sciences de l'inexact, de l'imprécis, du flou, des corrélations qui approchent, plus que ne le font les sciences de la nature, de la connaissance du réel tel que nous avons à nous confronter avec lui".

On complète ici : qu'elles se prétendent "exactes" ou non ", qu'elles soient dites "dures" ou non, qu'elles se consacrent à la nature ou à l'homme, toutes les sciences sont limitées par un même relativisme, sont passibles d'une même incomplétude.

Tous les sujets de réflexion sont égaux en droit —on peut parler de physique comme de métaphysique, de matière comme d'esprit. On ne saurait exclure aucune donnée au seul motif qu'elle relève d'un domaine ou d'un métier réputé différent ; bien au contraire, toute réflexion se doit de rassembler, sur un sujet donné, tous les éléments disponibles dans tous les champs. Tout ceci, sous les réserves méthodologiques exprimées, entre autres, dans les articles 28 et 32.

La recherche d'un langage universel comme l'ont imaginé Leibniz et Russell est légitime. Toutefois, la possibilité de produire un tel langage reste incertaine.

28.
On peut parler de tout mais pas n'importe comment. (Cette proposition est préférable à celle, bien connue, qui termine le *Tractatus* de Wittgenstein[9]).

L'abolition des frontières entre les divers domaines de connaissance n'est pas sans dangers pour le respect des règles de travail, eu égard aux séductions (nonobstant leurs vertus) de l'association, de la métaphore, de l'analogie. La littérature et la poésie, en particulier, tout en demeurant dans le mode verbal, tendent à cultiver l'analogie pour l'analogie et, au lieu de la dépasser, mettre à profit sa charge émotionnelle.

On peut parler précisément et objectivement de l'incertain : en disant précisément et objectivement en quelles) partie(s) du système considéré et en quel(s) procédé(s) logique(s) il est incertain.

C'est sous ces réserves que l'on peut faire appel aux pouvoirs heuristiques du rêve (tant endormi qu'éveillé), du paradoxe, des figures de rhétorique, des dysfonctionnements mentaux, de la conversation infantile, des mythes, du rire et de toutes les expressions artistiques.

29.
En parcourant les trois millénaires de la philosophie mondiale, il doit être possible d'identifier les points de doute ou d'achoppement afin d'y remédier, comme Hippocrate scrutait sur son patient l'origine des douleurs récurrentes. Ce sont les similitudes entre l'Est et l'Ouest (article 6) qui incitent à cet exercice ; les différences n'en sont pas moins instructives. Il serait très profitable de tirer la leçon de l'ensemble des unes et des autres : dans l'histoire de la pensée, qu'est-ce qui diffère et qu'est-ce qui demeure entre des sociétés géographiquement séparées ; à titre d'exemple, une étude s'impose de l'évolution comparée des écoles de logique européennes et indiennes.

30.
Les oppositions traditionnelles entre deux approches d'un même sujet (en pratique : la plupart des querelles autour des –ismes) relèvent d'une perversion de la logique aristotélicienne, logique elle-même sous-tendue par l'apparente binarité du monde. Ces oppositions, à vrai dire puériles, sont résolument néfastes dans la mesure où, en privilégiant, elles excluent.

31.
Se voulant additive, interactive, opérationnelle, la philosophie sauvage progresse sur un front mouvant : ses priorités changent en fonction des avancées, des échecs et des questions. Ainsi, en ce début de XXIe siècle, plusieurs objectifs se présentent d'eux-mêmes, tels que les suivants :
— de par leurs progrès récents, la biologie évolutive, l'éthologie, la préhistoire et la neurobiologie ont vocation à déployer conjointement, dans le temps et sur l'ensemble du vivant, la connaissance des fondements de la conscience ;
— la systémique, la thermodynamique, la physique théorique et la métaphysique peuvent conjointement montrer la portée et les limites des "grands principes" tels que ceux d'entropie, de symétrie, d'équivalence, de conservation ;
— la portée de la notion d'information étant universelle, c'est tout un champ de recherches qui doit être identifié et pour lequel est proposé le nom de *méneutique*. La théorie improprement appelée "théorie de l'information" ne porte que sur les modalités de la communication d'une des formes seulement du sujet ; elle ne traite pas de l'information elle-même, ce qui reste à faire par une ou des théories à proprement parler ;
— le besoin est pressant d'une logique des systèmes ou logique systémique. (Sur autres points de logique, voir article suivant) ;
— à titre exploratoire : une esthétique informationnelle, une psychologie chaotique, une thermodynamique du rire, etc. ([10]).

32.
Une logique étant une méthode pour construire une représentation du monde donnée, on ne peut dire que "la logique est close et achevée" comme le crut Kant, paraît-il.

Le triple et classique principe, conventionnellement attribué à Aristote, d'identité, contradiction (ou non-contradiction) et tiers exclu est un amalgame si composite, techniquement si défectueux en son ensemble comme en ses parties, interprété enfin si diversement qu'il est devenu incertain et dangereux ([11]). Il n'engage pas moins les fondements de la pensée et, à ce titre, appelle à une révision exhaustive. Dans cette attente et en opposition sur plusieurs points avec ledit principe, la philosophie sauvage postule ce qui suit.

(1) (Extrait de F.W. Schelling : *Les âges du monde*[12])
"Le principe de contradiction bien compris signifie seulement qu'une seule et même chose ne peut pas être à la fois ce qu'elle est et son contraire, ce qui n'empêche pas que ce qui est *A* puisse être, sous un autre aspect, non-*A*." Il ne peut y avoir de contradiction ni de contraires, pas plus dans la nature qu'entre deux propositions logiques ("Opposition n'est pas contradiction" in Schelling). En revanche, opposition, antagonisme, négation, etc. sont monnaie courante.
(2) A supposer qu'une alternative (binaire, par définition) épuise la totalité des solutions possibles d'une question, le choix (imposé par le "principe de bivalence") de l'un des termes n'altère en rien le bien-fondé de l'autre et, *a fortiori*, ne saurait le condamner, même si les modalités pratiques de l'action se trouvent infléchies dans le sens choisi.

33.
La philosophie sauvage est joyeuse et contemplative sans, pour autant, savoir (actuellement) comment situer joie et contemplation parmi ses repères et systèmes.

Notes et références

[1] Sournia, A. *Voyage en pays présocratique.* Publibook, 2007.

[2] Droit, R.-P. in J. Lacrosse et coll., "Philosophie comparée. Grèce, Inde, Chine". Vrin 2005.

[3] Métrodore de Chio. *De la nature.* (Fragments 1 puis 2). Traduction J.-P. Dumont "Les Présocratiques". Gallimard, La Pléiade 1988.

[4] Spinoza, B. *Traité de la réforme de l'entendement.* Nombreuses éditions

[5] Sournia, A. *Une courte histoire du réel.* Publibook, 2007.

[6] Bergson, H. *L'évolution créatrice*. Introduction puis Chap. III "Méthode à suivre". Nombreuses éditions.

[7] Turgot, A.R.J. *Formation et distribution des richesses.* "Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain". GF-Flammarion 1997.

[8] Moles, A. *Les sciences de l'imprécis*. Flammarion, 1995.

[9] "Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence." Wittgenstein, L. *Tractatus logico-philosophicus.* Gallimard.

[10] Sur ces trois idées, voir respectivement :
Moles, A. *Théorie de l'information et perception esthétique.*
Sournia, A. *Mini-traité du moi.* Publibook, 2007.
Sournia, A. *Jardin de philosophie sauvage.*

[11] Sournia, A. *L'un ou l'autre. Méfaits de la pensée binaire*.

[12] Schelling, F.W. *Les âges du monde.* Aubier, éditions Montaigne, 1949.